

Question de milieu

APPRENDRE PAR LE SILENCE

Dans une classe, les choses ont bien changé depuis l'instruction obligatoire de Jules Ferry en 1882... Les contenus, la méthode, la place accordée à l'autonomie mais aussi le rapport au silence. Pour Philippe Mérieux*, spécialiste des sciences de l'éducation et de la pédagogie en France, reconnu par ses pairs pour son engagement sur le sujet, la question mérite largement d'être posée. Explications.

Quelle est la fonction pédagogique du silence ?

Dans une vision traditionnelle de la classe, le silence des élèves est la condition de la parole du maître. Dans une vision pédagogique, on pourrait plutôt dire que le silence du maître est la condition de la réflexion des élèves. Le pédagogue que je suis a envie de réhabiliter le silence. Pour certains, le silence inquiète. Ils cherchent donc à combler le silence par une parole qui ne s'arrête pas et ne permet pas à l'élève de disposer d'un temps pour penser. Pour moi, le silence a un rôle central dans la pédagogie à condition que ce ne soit pas un silence de peur, du vide mais que ce soit un silence plein d'attentes et de promesses. Michel Bréal, l'un des auteurs du *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* évoquait déjà dans un texte des années 1880 cette question du silence. Si on ne laisse pas aux élèves le temps de silence nécessaire pour s'approprier la question posée par le maître, expliquait-il, seul celui ou celle qui a la possibilité de le faire rapidement va répondre. Il n'y aura pas cette pause nécessaire de réflexivité qui permet à toutes et tous de reformuler mentalement la question et de réfléchir à la réponse. Ça peut paraître anecdotique mais c'est sur des questions comme cela, souvent, que se joue la réussite ou l'échec d'une pratique pédagogique, ainsi que le caractère plus ou moins sélectif de cette pratique. Il faut laisser à tous les élèves le temps d'intérioriser la question, d'y réfléchir, et c'est ensuite seulement qu'on nomme l'élève qui doit répondre.

Existe-t-il plusieurs types de silence ?

Absolument. Le premier, c'est le « silence disciplinaire » : il est censé créer une espèce de vide à partir duquel le vase que constitue l'élève va pouvoir se remplir. Ce silence est un silence que l'on peut obtenir par la peur, la crainte, l'exercice d'un pouvoir ou l'emprise psychologique. Il est évident que ce n'est pas ce silence-là qui est fécond même s'il peut, à un moment ou à un autre, être utile pour restaurer une certaine verticalité de l'institution. Ensuite il y a « le silence rituel » : l'école est une institution et comme toutes les institutions humaines, elle a besoin de rituels. Le silence peut marquer, dans le cadre scolaire, des temps de césure nécessaires entre des activités, entre la dispersion de la cour de récréation et l'entrée en classe. Les plus petits ont besoin de ce silence rituel mais nous les adultes aussi, parce qu'ils scandent le temps. Mais le silence important pour moi, c'est le silence du travail intérieur, qui s'inscrit dans une démarche engagée. C'est un silence qui s'articule à une parole préalable et qui doit se prolonger par une parole qui lui succède. Ce « silence travail » renvoie à ce que le philosophe Gabriel Madinier appelait « l'inversion de la dispersion ». Pour lui, l'école doit permettre à chaque enfant d'apprendre à densifier sa pensée, d'accéder à un travail intérieur, en permanence menacé par les bruits venant de toutes parts. Un des enjeux aujourd'hui, c'est de faire exister ces moments de « silence travail » à côté des silences disciplinaires et rituels, de rendre



©Robert Doisneau

possible le moment permettant au sujet de prendre conscience de lui-même et de se construire comme sujet réflexif. C'est un enjeu à la fois éducatif universel et un enjeu sociétal urgent au regard de la place que prend le brouhaha médiatique dans la vie mentale de nos enfants et de nos adolescents.

Qu'est-ce qui fait qu'on respecte un silence « imposé », quel que soit notre âge ou quelle que soit notre situation ?

Plusieurs conditions doivent être remplies. La première, c'est que ce silence « imposé » doit être ferme mais rigoureux, ce qui n'est pas toujours le cas. Dans les couloirs des établissements scolaires certains enseignants s'obstinent à répéter toutes les 30 secondes « *chut, taisez-vous !* ». Répéter cette phrase sans attendre que les gens se soient tus pour continuer à parler, c'est évidemment faire le contraire de ce que l'on dit, c'est envoyer un message et en même temps autoriser à désobéir à ce message. La deuxième condition, c'est que ce silence ne soit pas un silence du vide, que ce soit un silence que l'on accompagne et pour lequel on donne à l'autre les moyens de l'emplir. C'est le silence de la lecture individuelle, de l'exercice solitaire, de la mémorisation, c'est-à-dire d'une activité. Rien ne serait pire que de confondre le silence et l'inactivité. C'est un peu comme la question de l'ennui, on se demande parfois s'il est bon ou mauvais de s'ennuyer. En fait, l'ennui n'est positif que s'il est habité, par le langage et la culture. L'ennui, pour quelqu'un qui n'a rien pour peupler son imaginaire, est mortifère. Pour quelqu'un qui a de quoi peupler cet espace par ses réflexions nées de ses lectures ou des cours auxquels il a assisté, c'est un ennui fécond, d'intelligence, de réflexion. Le silence, c'est un peu la même chose : un silence peut être vécu comme un moment de vide douloureux ou comme un moment habité. Il revient au maître de donner aux enfants la possibilité d'habiter leur silence, avec des mots, des images, des souvenirs, des démonstrations... toute la culture qu'on va leur transmettre. Enfin, la troisième condition, c'est que ce silence s'articule en aval sur un échange, une rencontre. Donc que le silence ne soit pas une fin en soi. Le mot « imposé » me gêne d'ailleurs ; je préfère le mot « proposé » : on propose un silence et c'est à l'autre d'en faire quelque chose.

**Qui veut encore des professeurs ?*, Éd. du Seuil, Collection Libelle, 2023 et *Dictionnaire inattendu de pédagogie*, ESF, 2021